





**Fils de ?**

## Remerciements à

Lazlo Kondi  
qui m'a traduit les chants traditionnels  
et tellement apporté pour comprendre  
la vie en Hongrie à cette époque du rideau de fer.

Catherine Horel,  
universitaire qui m'a guidé dans  
les méandres de l'Histoire de la Hongrie,  
grand pays brisé par les guerres.

Gérard Destrées  
et ses archives fantastiques  
de l'époque transatlantique.  
Grâce à lui, j'ai visité le « Queen Mary »  
du pont supérieur aux cales à bagages...

**Michel LEBONNOIS**

# **Fils de ?**

**Roman**

- 1 – Le Pilier**
- 2 – Erdöfü**
- 3 – Au Large**



## **1ère Partie**

### **LE PILIER**





## PROLOGUE

Cherbourg avait en ce matin de mars 1922 le réveil difficile. Il avait plu et venté toute la nuit, et passer le Pont-Tournant à 6 heures pour aller au travail, dans ce crachin dense fouetté par les rafales qui traverse en un rien de temps les vêtements les plus épais et vous mouille jusqu'aux os, était une épreuve pour le flot des ouvriers de l'Arsenal venant de Tournlaville.

Appuyé au bâtiment de la Capitainerie, un jeune homme dégoulinant de pluie regardait de ses yeux bleus délavés, presque gris, passer ces groupes d'ouvriers courbés, leur musette en bandoulière. Il était vêtu pauvrement, et portait sur son épaule un maigre baluchon, sans doute toute sa fortune.

Il s'appelait Jozsef Czerni.

Il avait quitté sa Hongrie natale depuis déjà quatre ans, enrôlé volontaire au printemps 1918 dans l'armée du Kaiser alors qu'il avait tout juste dix-huit ans. Il était passé des champs de paprika et de pommes de terre de ses plaines hongroises aux labours titanesques de la dernière bataille de la Marne, crevant de peur dans la tranchée qui faisait face aux mêmes jeunes hommes tout aussi effrayés du côté français. Fait prisonnier en septembre, peu avant la fin des combats, il s'était retrouvé dans un camp au bord du Rhin gardé par des soldats anglais.

La détention ne lui pesait pas trop. Il venait d'une région de Hongrie où la terre avait bien du

mal à nourrir les familles nombreuses, et à laquelle les accords de paix venaient d'enlever le droit à se revendiquer en tant que Nation. La disparition de l'Empire Austro-Hongrois le laissait indifférent, il rêvait d'une autre vie. Il avait sympathisé avec un soldat irlandais qui servait chaque midi les patates constituant l'ordinaire du prisonnier, et qui partageait son peu d'enthousiasme à l'idée de rentrer chez lui ; au fil des mois, ils avaient partagé leurs langages et avaient réussi à se comprendre. L'Irlandais parlait longuement de son rêve américain, et Jozsef avait fini par le faire sien.

Ils avaient été séparés en septembre 1921, quand le camp de prisonniers avait été fermé et les hommes rendus à la vie civile. Les soldats britanniques avaient suivi leur régiment sans plus d'attention pour eux.

Tous, gardiens autant que prisonniers, avaient hâte de retrouver leurs foyers. Seul Jozsef restait là, ne sachant où aller, sûr simplement qu'il ne voulait pas retourner en Hongrie. Il se souvenait que son gardien lui avait parlé d'un port français d'où partaient des grands bateaux pour l'Amérique, il en avait même noté le nom sur un papier qu'il serrait dans sa poche : Cherbourg.

Il n'avait pas un sou vaillant, mais il était jeune, il avait tout son temps, et il savait travailler. En quelques mois, allant de ferme en ferme où il proposait ses services contre une soupe et une pièce de monnaie, il était arrivé en Normandie. Il avait passé deux mois d'hiver dans une ferme laitière quelque part au sud du Calvados, retenu là par le fermier qui n'avait pas revu son commis après la guerre et n'avait toujours pas pu le remplacer. Le travail ne manquait pas avec les bêtes à l'étable, qu'il fallait traire, nourrir,

changer de paille après avoir sorti le fumier. Le patron profitait aussi de son aide pour redresser quelques talus, nettoyer les haies, faire une coupe de bois.

Il ne perdait pas de vue son projet. Il s'était fixé comme échéance pour repartir le début du printemps ; il espérait avoir gagné pendant ces quelques mois un pécule suffisant pour acheter son billet. Fin février, alors qu'ils rentraient d'une journée harassante à curer les ruisseaux au fond des prés, il annonça laborieusement son intention de partir le 1<sup>er</sup> mars, avec les rudiments de français qu'il avait essayé de saisir dans les échanges parcimonieux avec son patron, peu "causeux" comme sont les paysans normands. Il empocha la bourse que l'homme lui remit à regret le matin convenu, sans rien comprendre à ses explications et partit, son baluchon sur l'épaule. Encore quelques arrêts, quelques corvées pour gagner sa nourriture, et il était arrivé une nuit alors que l'aube commençait à poindre, au bord d'un quai : il n'avait encore jamais vu la mer.

Des pêcheurs débarquaient la marée de la nuit. Il alla vers eux, qui regardaient venir ce demi-vagabond, jeune, grand, souriant, ses cheveux blonds un peu trop longs :

- Qu'est-ce que tu veux, mon gars ? Nous donner un coup de main ?
- Ya ! Oui, aider ! Et manger ?
- T'es pas du coin dis-donc ! D'accord pour le casse-croûte. Tiens attrape !

L'homme lui tendit un panier débordant d'araignées et de tourteaux agitant leurs pinces ; Jozsef les regardait, curieux : il voyait des crabes vivants pour la première fois de sa jeune vie. La débarque terminée, le pêcheur l'avait entraîné

avec lui dans un bistrot rue de la Marine et ils avaient mangé une omelette en essayant de se comprendre. Jozsef répétait "partir Amérique" et l'homme avait fini par acquiescer :

— Tu veux aller en Amérique ? Il faut attendre qu'il soit huit heures, je te montrerai les bureaux de l'émigration. Je passe chez moi et je reviens. Tu m'attends.

Avec force gestes, ils s'étaient expliqué, et Jozsef avait attendu sous la pluie le retour de son guide en regardant passer les ouvriers sur le Pont Tournant. L'homme était revenu vers huit heures et demie ; il n'y avait plus grand monde à traverser le pont.

Dans les bureaux du port où le pêcheur l'avait accompagné, il avait été reçu par un employé parlant anglais et avait pu ainsi plus facilement se faire comprendre. Il disposait de tous les papiers nécessaires à son passage, les autorités militaires les lui ayant remis à sa libération.

La difficulté vint de l'argent : il n'avait pas gagné assez pour payer son billet et disposer du minimum requis à son arrivée aux Etats-Unis. Il partait un paquebot chaque semaine, il lui faudrait revenir dans quelques mois s'il trouvait du travail.

Il avait repris la route en suivant la côte, au hasard, en cherchant à ne pas trop s'éloigner du Port.

Personne ne savait d'où il venait. Il était apparu le premier jeudi du printemps 1922 au bout d'un champ qui bordait la route de Gatteville.

Le père Tocqueur menait l'attelage du cheval et de la charrue qui traçait un sillon rectiligne dans la terre grasse du Val de Saire. La mère suivait, portant à son bras un panier plein de pommes de terre de semence qu'elle déposait une à une à chaque longueur de pied. Les deux filles, 16 et 10 ans, rabattaient la terre sans la "piler", la tasser.

Au bout du sillon, le cheval s'était arrêté devant cet étranger, grand et mince, guère plus de vingt ans. Des yeux bleus pâles et brillants animaient son visage clair. Son baluchon sur l'épaule, il souriait. L'homme le regardait de la tête aux pieds, détaillant la casquette qui couvrait ses cheveux blonds, la veste élimée aux manches trop courtes, le pantalon qui ne tenait sur ses hanches maigres que par la vertu d'une ficelle nouée en guise de ceinture. Son allure de vagabond ne plaisait guère.

— Qu'est-ce que tu veux ? Tu n'es pas d'ici, toi !

— Moi... Travail ! »

Il regardait le père de ses yeux où se lisait l'effort pour se faire comprendre. L'homme se retourna vers sa femme et ses filles qui s'approchaient. L'aînée regardait le garçon avec un regard d'enfant rencontrant un ange, mais aussi l'insolence que lui permettait son tout jeune corps de femme. Avant que son père ait pu dire autre chose, elle tendit la main au jeune homme :

— Bonjour, je m'appelle Albertine. Et vous ?

Il la regarda surpris, en prenant la main qui se tendait, et répéta en hésitant :

— Al.ber.tine ?

– Oui, - elle se montrait du doigt en riant - moi, Albertine. Et vous ? - Son doigt pointait la poitrine du garçon.

– Ah ! Moi, Jozsef.

– Iosef ?

– Ya ! Oui ! Jozsef

– D'où venez-vous ?

Il soulevait les bras, l'air ennuyé.

– Ici - elle montrait le sol - France ! Et vous ?

– Oh, ya ! Moi Hungary !

Elle se retourna vers son père :

– Il s'appelle Joseph. Il dit venir de Hongrie.

– Ça ne nous dit pas ce qu'il fait là !

Jozsef prit le panier de semence des bras de la mère et se plaça derrière la charrue :

– Moi, travail !

– La mère qui avait enfin compris se mit à rire en regardant son mari :

– Après tout, s'il veut faire le travail à ma place, pourquoi pas ! Je vais aller préparer la soupe !

– D'accord mon garçon, on continue, le champ est grand !

Jozsef avait passé la journée avec eux, suivant la charrue. Le travail était bien fait, le père n'avait pas à se plaindre. Tout près de lui, derrière, Albertine rabattait la terre sans perdre des yeux cette nuque blonde. De temps en temps, Jozsef se retournait et lui souriait. La petite enfouissait les patates en chantonnant.

Le soir, il avait eu la soupe et une pièce qu'il rangea soigneusement. Il put dormir dans le fenil.

Le lendemain matin, il était parti ; pas bien loin. Le travail ne manquait pas dans ces champs que la guerre avait privés de la main-d'œuvre jeune,

et sa réputation de bon travailleur l'avait rapidement précédé.

Albertine avait suggéré à son père que peut-être, puisqu'il rendait service dans le pays, il pourrait loger dans la petite chambre de commis restée vide auprès de l'étable.

Le soir, quand il rentrait du travail, Albertine allait parler avec lui ; il apprenait vite, et après quelques semaines il put lui expliquer son rêve d'aller en Amérique. Il lui raconta sa courte histoire : son incorporation volontaire en 1918 dans l'armée allemande, ses quelques mois de guerre, et les mois de prisonnier quelque part vers le Rhin. Et comment quand il a été libéré, il n'a pas voulu retourner en Hongrie ; son amitié avec ce soldat irlandais qui gardait le camp, et comment il s'était laissé prendre par le rêve qui allait rapidement gagner toute l'Europe.

Il voulait partir en Amérique.

Il était ainsi venu jusqu'en Cotentin pour rejoindre Cherbourg d'où on lui avait dit que partaient les grands bateaux, en gagnant sa croûte de ferme en ferme, amassant un petit pécule bientôt suffisant pour payer son passage. La jeune fille l'écoutait, le questionnait, reprenait son français, ses expressions maladroites. Elle avait fini par comprendre l'essentiel :

- Ça veut dire que tu vas partir bientôt ?
- Je l'espère ; sans doute avant l'été...

Elle s'était mise à pleurer.

- Emmène-moi avec toi !

Il l'avait regardée, surpris. Il n'avait jusqu'alors vu qu'une jeune fille qui avait été compatissante pour lui, et l'avait aidé avec bonté. Il découvrait